

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 4 août 1888

L'EXPIATION

DEUXIÈME PARTIE

VI.—LE CRIADO

MOUT a coup je ressentis une secousse qui ébranla tout mon corps, un voile de sang passa sur mes yeux, et, sans pouvoir maîtriser ma raison, je m'élançai vers l'escalier.

“ L'homme qui était là devant moi sur la dernière marche était Pablo Garcia, l'intendant, le complice d'Alexandre de Balboa.

“ Je ne pouvais m'y tromper : l'image du compagnon de Tomas dans la grotte du château s'était, au moment de mon évasion, ineffaçablement gravé dans mon souvenir.

“ J'ignore s'il m'avait jamais vu auparavant ; mais il eut l'air de ne pas me connaître quoique ses yeux fussent tombés sur moi, et il se rangea comme pour me laisser passage.”

— Misérable, lui dis-je en le saisissant par le bras, je ne vous lâcherai pas que vous ne m'avez rendu ma femme et mes enfants !

J'étais hors de moi et ma voix, sans éclat, était si menaçante qu'il eut peur, sinon d'une agression, au moins d'un scandale.

Il essaya, sans y parvenir, de se dégager de mon étreinte puis, sentant qu'il était impuissant à se dérober, il composa son visage, et d'un accent qui semblait assuré :

— Je ne sais qui vous êtes ni ce que vous me voulez, fit-il, mais si vous avez une explication à me demander, sortons de ce café où nous aurions trop d'auditeurs inutiles.

Son calme impassible me rendit à moi-même mon sang-froid. Je l'entraînai au dehors et lorsque nous fûmes dans la rue :

— N'essayez pas de m'échapper, repris-je avec fermeté. Vous êtes don Pablo Garcia, je suis le docteur Michel Herbin.

Le narrateur fit brusquement une nouvelle pose. La porte de la chambre s'était

ouverte pendant qu'il parlait et Genaro, son panier au bras, était entré en se dirigeant vers la table où, sans bruit, sans avoir l'air de remarquer les voyageurs, le garçon improvisé avait mis la nappe et symétriquement rangé les assiettes et les couverts. Puis, laissant comme par mégarde la corbeille sur le canapé, il était sorti.

“ Mes paroles, reprit le docteur, semblèrent ne faire aucune impression sur l'intendant qui avait eu le temps de réfléchir.

“ Je suis en effet don Pablo Garcia, dit-il, flegmatiquement, et je ne vous connais pas, mais je crois avoir entendu parler de vous et je regrette que vous ayez traversé l'Océan pour venir m'entretenir ici d'une affaire qui ne me concerne pas et à laquelle je ne puis personnellement apporter aucun remède.”

Outré de ce langage qui joignait l'ironie à la duplicité, je m'écriais :

— Vos échappatoires ne vous sauveront pas : Je veux ma femme, je veux mes enfants et je saurai vous atteindre, vous et votre maître, le duc de Balboa...”

“ Quelques passants s'étaient retournés et l'animation de ma voix et de mon geste les aurait arrêtés, si l'intendant ne m'avait coupé la parole.

— J'ai un conseil à vous donner, monsieur, me dit-il froidement. Vous venez de l'Europe où les choses se passent tout autrement qu'au Mexique. Ici, vous êtes un étranger perdu dans un désert, inconnu de tout le monde, sans pouvoir invoquer l'appui de personne. Et c'est dans ces conditions que vous espérez lutter avec succès, contre qui ? Contre le duc de Balboa, gendre du général commandant à Puebla, grand propriétaire lui-même de ce pays, et disposant de toutes les influences sous lesquelles vous succomberez, pour peu qu'il veuille les mettre en œuvre ! Ce que vous avez de plus sage à faire, si vous tenez à

réponse du duc.

“ Il me quitta : J'entrai dans le café en lui criant :

— Je vous attendrai une heure. Si vous me manquez de parole, si vous vous jouez de moi, je me vengerai.”

Le docteur se tut de nouveau.

VII.—UN COUP DE MAIN

Genaro venait de rentrer, portant des deux mains un plat fumant.

— Vous êtes servis, senores dit-il.

Les deux voyageurs se levèrent. Le colonel prit son paletot de fourrures qu'il avait ôté et alla le placer sur l'appui du canapé. Le haut du vêtement retomba sur le panier, et cacha la liasse de papiers.

Genaro eut un sourire imperceptible.

Les deux chaises disposées devant la table tournaient le dos à la fenêtre.

— Je vous ai mis l'un à côté de l'autre, senores, dit le garçon, pour pouvoir vous servir plus vite.

Le docteur approuva d'un signe de tête et s'assit ; son compagnon prit place à côté de lui.

La longue attente leur avait donné de l'appétit.

Ils mangèrent sans poursuivre la conversation.

Genaro se tenait derrière eux, leur versant à boire, leur offrant du pain, leur passant tantôt le sel, tantôt un couteau.

Par moments il se reculait un peu en arrière, vers le canapé et alors ses mains se glissaient comme par distraction derrière son dos, mais il les ramenait aussitôt en avant pour se croiser les bras et attendre dans une posture immobile qu'il eût un ordre à exécuter.

Le premier plat achevé, il prit son panier et y entassa les assiettes, les couverts et les couteaux.

Le colonel vida son verre et, mis en humeur de jovialité par ce premier acompte payé à la faim :

— On ne se croirait pas dans une auberge espagnole, fit-il. Qui donc a dit que nos aubergistes plantent leur légumes entre le potage et le dessert et attendent pour les servir qu'ils aient poussé ?

— Si ce *posadero* respecte la tradition, répondit le docteur, mon histoire s'achèvera avant le repas.

En voyant que le garçon n'était plus là :

— Contrairement à mon attente, continua-t-il, l'intendant me rejoignit au café ayant l'heure. Il vint à moi

d'un air satisfait.

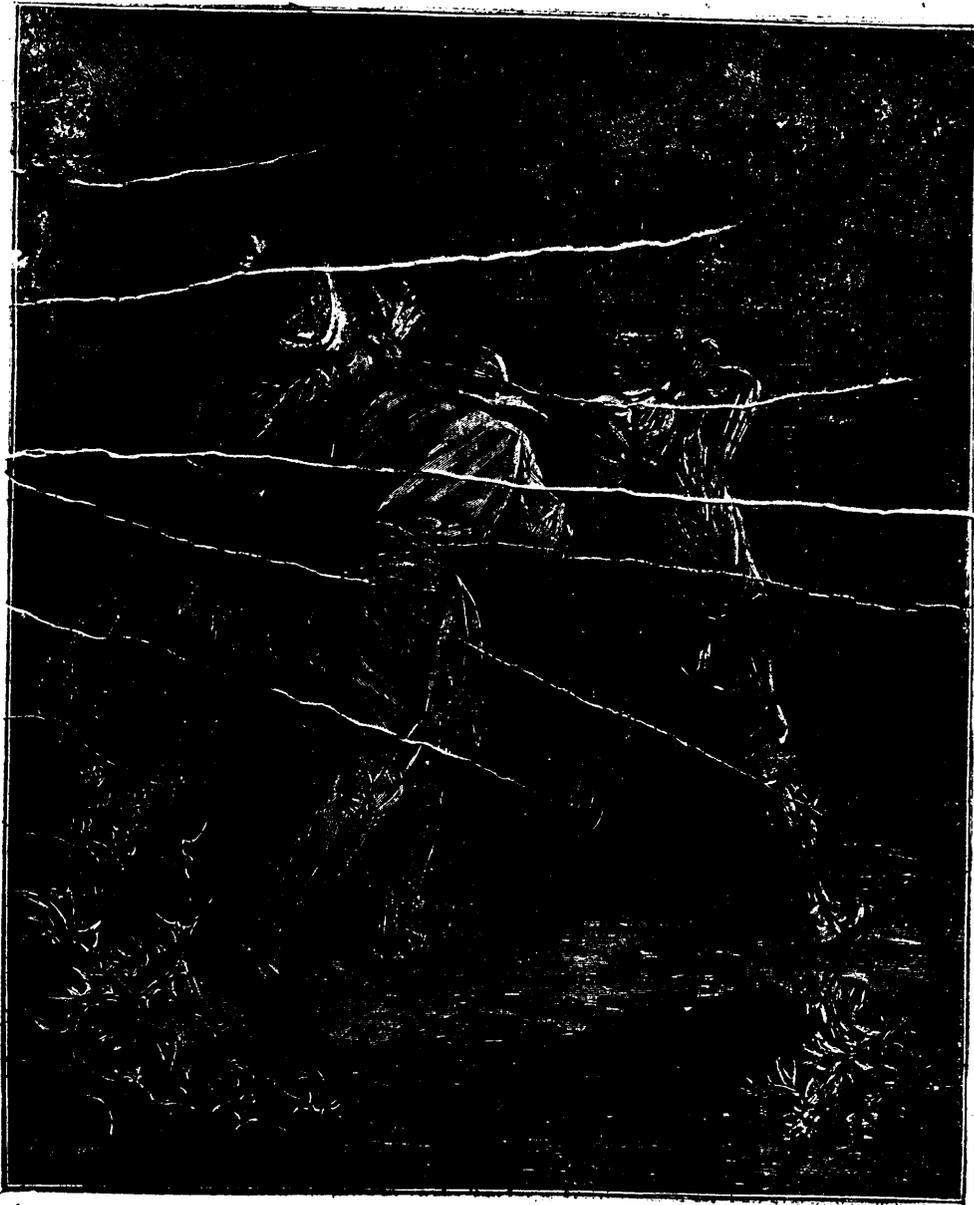
— M. le duc ne peut vous voir aujourd'hui, dit-il ; son beau-père qui est très âgé est dangereusement malade. Il doit passer la journée avec lui. Mais vous pourrez avoir une audience demain soir. Je viendrai vous prendre ici à sept heures.

“ Je fis un geste d'incrédulité, mais j'étais forcé de me résigner.

“ Le lendemain Pablo fut fidèle au rendez-vous comme il l'avait été la première fois.

“ La nuit était venue depuis longtemps. Nous partîmes en silence.

“ Il me sembla, après un quart d'heure de marche, que nous nous éloignions du centre des habitations ; mais ne connaissant pas la ville, j'étais hors d'état de m'orienter. D'ailleurs j'avais une répugnance insurmontable à questionner l'homme odieux qui me guidait.



J'entendis bientôt très distinctement le bruit des vagues.—(Voir page 22, col. 1.)

vosre liberté, c'est de ne pas vous mêler de secrets de famille dont la révélation peut coûter cher à ceux qui s'en occupent sans en avoir le droit.”

Il se tut. Involontairement mon bras l'avait lâché. Je m'aperçus qu'il allait profiter de cet avantage pour s'éloigner. Mais voyant lui-même que j'étais décidé à tout, il se ravisa, et, sans s'émouvoir, il me dit :

— Tout ce que je puis faire pour vous, c'est d'avertir M. le duc de notre rencontre. C'est à lui, non à moi que vous devez vous adresser.

Au reste, vous vous alarmez peut-être trop vite sur le sort de votre femme et de vos enfants ; je ne saurais, il est vrai, vous dire ce qu'il est advenu d'eux ; mais peut-être M. le duc, qui doit avoir entendu parler de cette disparition est-il mieux instruit que moi. Je le lui demanderai. Attendez-moi ici, je vous rapporterai bientôt la